

Amandine a disparu

Anna Zerbib

Number 155, Fall 2017

Chaque nuit au treizième coup, dis des clameurs étranges, chante !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87461ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zerbib, A. (2017). Amandine a disparu. *Moebius*, (155), 29–37.

AMANDINE A DISPARU

Anna Zerbib

Amandine attend.

Assise entre la poubelle du recyclage et la benne du verre brisé, elle regarde le bout de ses doigts en espérant qu'il se gorge de nuit. Bientôt elle aura la couleur du jour qui tombe et sa langueur d'animal étendu, elle se couvrira du pelage moite du crépuscule, bientôt elle ne sera plus que l'empreinte d'un corps de fille roulé en boule.

Pendant longtemps, Amandine a cru qu'elle allait disparaître.

Elle y songeait le soir avant de s'endormir, au moment de souffler ses bougies d'anniversaire, en mordant dans les premières fraises de la saison. Elle y pensait en se frottant la joue pour faire tomber un cil, en fendant du bout de l'ongle l'une des trois feuilles d'un trèfle, en confondant des Airbus avec des comètes. Après la vaisselle, elle était toujours volontaire pour astiquer chaque casserole comme si un génie allait en sortir et exaucer son vœu. Elle a grandi avec le grand projet d'être soustraite à la vue de ses parents, le col de son manteau pincé peut-être entre le pouce et l'index d'un géant qui la tirerait vers le ciel. Saisie par la nuque, ce serait mieux encore. Elle existerait

quelque part, ailleurs, son absence serait une cachette. Marion s'y trouvait déjà, et elle l'attendait. Amandine ne savait pas quand ni comment, mais un jour elles seraient ensemble.

Elles ne s'étaient jamais rencontrées, pourtant Amandine connaissait par cœur le visage de Marion. Sa photo était partout. Au péage, à chaque réverbère, à la caisse du supermarché à la hauteur du regard, près des bonbons. Elle avait l'air d'une poupée dans une vitrine. Elle avait les yeux bleus qu'Amandine aurait voulu, la peau mate, un carré de cheveux opaque. Elle posait de trois quarts avec un bouquet d'épis de blé et un bandana. Une fille unique. Elle était la plus belle, elle était recherchée, elle avait disparu. Il paraissait que ça c'était passé au coin de sa rue, en un clin d'œil, personne n'avait rien vu, elle s'était volatilisée. Amandine se disait quand je serai grande je lui ressemblerai. Je serai à ses côtés sur les affiches, on partagera la une des journaux. Elle parcourait les albums de famille en quête du meilleur cliché pour son avis de recherche. Quand on la photographiait au milieu de ses sœurs elle prenait des poses de disparue, une mine sincère et un peu triste comme une intuition. Sa pâleur lui a toujours donné l'air d'une absente, c'est son avantage.

Un jour, alors qu'elle accompagnait son père pour acheter des billets au guichet de la gare, elle avait eu le temps d'observer l'affiche des enfants disparus : il y avait quelque chose dans leurs visages. Au moment de prendre la photo ils savaient déjà. Quand elle s'habillait le matin, Amandine imaginait la description qui accompagnerait son portrait : « Porte gants verts à franges et manteau lavande, chaussettes dépareillées, une à pois une rayée. » Dans sa chambre, le miroir lui coupe la tête tous les matins. Au réveil, debout, nue, elle a l'air d'une poupée à la tête dévis-

sée. « On pourrait le suspendre au mur plutôt que de le laisser au sol, tu te verrais au complet. » Amandine sait que son père a tort, nul besoin de vérifier. *Dans la salle de bain m'attend de toute façon l'autre moitié, je ne peux pas être entière dans toutes les pièces. Quand j'allume, mon visage pend au-dessus du lavabo, la coupure est nette sur mon cou. Dans ma chambre aussi, si je veux, si je recule assez jusqu'à avoir le dos contre le mur, il me pousse une tête sur les épaules. Mais je vois flou de loin, ma figure a l'air d'une grosse trace de doigt sur le verre.* Cela fait quelques mois, maintenant, Amandine a commencé à se maquiller avant d'aller se coucher. Dans la salle de bain, elle recouvre ses paupières de fard gris qu'elle trouve dans une vieille trousse de toilette, ça lui donne un teint moisi. Elle se poudre les joues jusqu'à obtenir la couleur d'un trognon de pomme qui s'oxyde. Un vrai petit détritrus, le parfait petit déchet de ses parents. Elle va s'étendre sur son lit avec un visage pour la nuit. Si quelqu'un vient, elle est prête. Si la maison flambe elle est prête.

Amandine a pensé à tout, jusqu'au signe caractéristique qu'elle n'avait pas mais qu'il lui faudrait à tout prix pour être identifiée. Son unique grain de beauté est pâle et maigre, un pépin de raisin situé près de l'aîne. Elle n'a aucune envie de devoir se mettre en culotte à la police pour prouver qui elle est. Elle s'est contorsionnée mille fois pour chercher des taches de naissance telles des îles sur une mappemonde. Quand une verrue a poussé sous son petit orteil après de longues déambulations nu-pieds à la piscine municipale, elle en a informé sa famille, elle s'est dit que cela ferait l'affaire.

Malgré toutes ses tentatives, elle avait échoué. Elle ralentissait toujours en passant près des camionnettes

louches, elle traînait le pas devant le gouffre des ruelles sans réverbère, elle traversait au feu rouge. Mais rien. La rue la recrachait devant le perron de ses parents, elle ne voulait pas d'elle, elle ne l'avalerait pas. Qu'est-ce qu'elle avait de moins que les autres, est-ce qu'elle n'était pas aussi jolie pas assez rebelle pour sentir les lèvres de la rue se refermer sur elle, pour se laisser glisser jusque dans sa gorge? Amandine lève les yeux au ciel sans étoiles. *Si je pouvais être cette fille en justaucorps à paillettes, à la télé, qui entre dans une boîte fermée par un rideau. Si seulement on décidait de couper la boîte en trois puis d'ouvrir le rideau sur le vide, si au moins on pouvait me changer en lapin. J'aimerais tellement qu'on tende l'animal suspendu par les oreilles à ma mère: tenez, c'est à vous. Mais rien, rien du tout. La vieille quenouille où se piquer le doigt je ne l'ai pas rencontrée. Le gros méchant loup hiberne et Barbe Bleue a dû s'étouffer avec un poil.* Amandine a compris. Personne ne viendra. Elle en est réduite à regarder à la télé les alertes AMBER des autres.

Elle se figure, dans l'obscurité, son portrait chez les commerçants et sous l'abribus au coin de sa rue, entre les images de chats perdus et les propositions de cours particuliers, elle sera mieux que dans n'importe quel cadre sur n'importe quelle cheminée. Au début, on viendra poser des questions à ses parents: « Où allait-elle souvent, dites-nous quel était son chemin précis, où chercher, qui sont ses amies » et ils seront gênés de ne pas savoir répondre, ils diront qu'ils ont beaucoup à faire, avec les plus petits. On barrera la rue, recherches en cours, accès interdit, on inspectera le gravier à la loupe. Puis, on soupçonnera ses parents. On vérifiera leur coffre de voiture, on cherchera les traces de sang sur les coins de table, mais on ne trou-

vera rien, aucune chance, Amandine n'a pas de sang, dans ses veines coule de l'eau plate.

Au milieu de ses frères et sœurs, au milieu des salles de classe, les regards glissent sur elle comme du savon dans la baignoire. Cette pensée se répète dans sa tête.

Moi, je n'ai pas de visage. J'attends. On dirait que ça va m'arriver en grandissant, comme les règles, comme les enfants, comme les seins qui poussent comme les seins qui tombent. On a dû me commencer sur un coin de nappe en papier dans un bistrot, pas coloriée, plus d'encre, mine cassée, ou les plats sont arrivés trop vite. Parfois, je reçois un visage en pleine face comme un sac plastique dans une bourrasque. Ça arrive si l'on me parle longtemps en me regardant dans les yeux. Ça n'arrive pas souvent. Je dévisage, je tire sur le fil des rides, les traits s'effilochent, ils glissent jusqu'à moi et se tissent au point de croix sur ma face blanche de canevas. Soudain j'ai des sourcils et des fossettes au couteau, j'ai des pommettes et des lèvres pincées, les joues rouges, j'ai le front rayé, les oreilles percées. J'oublie ce qu'il y avait avant, c'est-à-dire rien, ma face livide et creuse de croissant de lune. Je prends des tics, j'ouvre grand les paupières, je plisse le nez. J'ai des bosses des fronces des taches des accrocs, je me recouvre de poils de cernes de gris de bleu, il m'arrive des rivières dans les yeux, il me grimpe un menton qui me crève le cou, je suis tordue, je suis jolie, je suis laide, je suis comme je n'ai jamais été : je ne suis plus nue. Je peux sortir, je n'ai plus soif, j'ai des cils, j'ai des dents, je ne suis plus réversible, j'ai des points des grains des pores, ça ne glisse pas, ça accroche. J'ai des croûtes à gratter et une cicatrice en travers, de la couperose et une veine apparente, je suis inoubliable, je suis indélébile, je suis faite à la craie grasse et noire, j'ai des traces de doigts et des marques d'ongles, je n'ai qu'une peur c'est de marcher avec le

vent dans le dos et que s'envole mon visage de passage.

Il y a peu, Amandine a fini par dépasser l'âge de Marion sur la photo. Marion, elle, n'est toujours pas rentrée. Au bout d'un moment, la police a commencé à faire vieillir numériquement son visage pour les affiches. C'était un monstre, il y avait des rides sur sa face d'enfant. On disait qu'on avait fusionné une photo de son père et une photo de sa mère. Pour voir, Amandine s'est dessinée avec les cheveux, les yeux et la bouche de sa mère, le nez de son père, son front et son menton. Elle a fait des couches égales comme pour un marbré. Elle a mis son portrait à côté de sa joue, il paraissait lui être poussé dans le cou, elle s'est regardée comme un Cerbère dans le miroir : personne n'aurait pu la reconnaître. La dernière fois qu'Amandine a vu Marion, c'était derrière la vitre d'une gendarmerie de village, en vacances. L'affiche était bleutée, usée par la lumière du soleil. Sa peau avait la couleur de son regard. Son visage était perdu parmi ceux d'autres enfants comme au guichet de la gare. On aurait dit le plateau de jeu d'un vieux « Qui est-ce ? » abandonné en pleine partie, ou une photo de classe dont tous les élèves sont absents à l'appel.

Amandine attend. Il commence à faire très frais. Les poubelles vertes en face dégagent des odeurs de semaine, de factures payées, de stylos Bic secs, de repas pris à la va-vite, de restes jetés, de pain rassis, de cheveux coupés aux ciseaux à bouts ronds, d'épluchures de légumes, de peau, d'amour. Depuis le sol se dressent autour d'elle les poubelles comme des bustes bombés fiers de leurs déchets de vie de famille.

Finalement, Amandine a dû assurer sa disparition elle-même. Elle n'a pu compter sur personne, ni magicien, ni ravisseur, ni le ventre toujours clos de la rue. Il n'y avait

aucun espoir. Ce soir, c'est décidé, c'est l'heure, elle disparaîtra juste au bout du chemin, au coin de sa rue, là où l'on dépose les détritrus. Pas plus loin. Elle ne voit pas pourquoi elle se donnerait plus de mal. Elle a entendu à la radio que quatre-vingts pour cent des disparitions d'enfants se produisent aux abords de leur maison, sur le trajet vers l'école, dans la rue qu'ils connaissent le plus. Elle ne sait pas encore comment ça va se passer, c'est ce qu'elle préfère. Est-ce qu'elle va soudain apercevoir des yeux jaunes qui viendront l'enlever pour l'enfermer sous la plaque d'égout? Est-ce qu'elle va seulement s'évanouir au point du jour, comme la lune? Est-ce le froid qui va la saisir? Bientôt, elle n'aura plus rien à envier à personne. Bientôt, elle n'aura plus de raison d'être jalouse. Jalouse de ceux qui sont appelés au micro par la caissière et que les parents attendent, poings sur les hanches, doigts mains poignets rongés. Jalouse de leur nom qui résonne dans tout le magasin, le petit machin est attendu, le petit machin est attendu, il est attendu, attendu, attendu, on l'espère. Jalouse de la colère qui pleut sur leur tête et qui les effraie pauvres petites bêtes tandis qu'elle se tient, elle, bouche grande ouverte tête en arrière pour recueillir l'eau de la tempête.

Autour d'elle la nuit fait son petit ménage sur le trottoir. Elle coupe les arbres, efface le numéro des portes, remplace les couvertures sur le toit des maisons, des voitures, repeint les boîtes aux lettres, époussette les feuilles et roule la rue comme un tapis, mais ignore Amandine. Elle a du mal à demeurer alerte, endolorie, elle a parfois les yeux qui se ferment. Quand, mais quand? Sur ses paupières, elle sent soudain une chaleur. Une lumière approche loin dans la rue. Amandine se concentre. Voilà, ça y est. C'est maintenant. Elle fixe le halo qui vient et elle ouvre les bras. Elle n'y voit rien. Elle s'en remet à la lumière au bout du

chemin, à l'éblouissement. Elle sent son corps s'engourdir. Elle entend le son du grand départ. Amandine disparaît. Amandine disparaît ! Elle a les doigts croisés. Le son du grand départ est un bruit de moteur. Autour d'elle le monde commence à s'effondrer, elle entend les poubelles sur leurs roulettes qui s'enfuient avec fracas, c'est le bruit de la fin, clap, elle voudrait regarder dans les yeux ce qui vient la chercher, ce qu'elle a tant attendu. Entre ses cils elle voit avec stupeur la poubelle jaune suspendue dans les airs se vider de toutes ses larmes de carton.

« Qu'est-ce que c'est que c'est ça ? »

La silhouette d'Amandine se dessine dans le faisceau de la torche de l'éboueur en gilet fluorescent qui se dresse devant elle. Il l'a d'abord prise pour un animal caché là, puis il a cru reconnaître un corps de fille roulé en boule ; ses contours apparaissent en pointillé, il se penche, il n'est pas sûr. Il a peur d'avoir découvert un cadavre. Pas de réponse. Le garçon approche la main avec précaution : « Comment tu t'appelles ? » L'ombre se redresse. Elle jaillit des débris. Elle crie.

Je m'appelle d'un prénom de sucrerie absurde, de tartelette, de petite amande enrobée, de poire pourrie, mais je ne suis pas que ça, je suis le souvenir d'une ombre, je suis Amandine Disparue, c'est mon nom, on ne me remarque pas on m'oublie sitôt vue, on me parle sans m'écouter, je me suis donnée à la rue elle n'a pas voulu de moi, je me suis jetée dans la poubelle du verre brisé je suis une fille à travers laquelle on peut regarder, on ne trouve pas mes veines aux prises de sang, je n'ai pas mes règles, je ne tache pas, je suis invisible je suis inconsolable. Des jours entiers parfois sans bain jamais on ne se pince le nez jamais on ne se demande mais qui est-ce mais d'où ça vient, rien. Dans les gouttières je plonge les pieds et

les mains je les essuie sur mes robes sur mes joues ça ne suffit pas, couverte de crasse je reste plate. Qui voit ses veines voit ses peines qui voit ses veines voit ses peines, ma mère le répète tout haut, je veux voir ma peine sur ma peau, des lignes bleues noires violettes partout si j'ai froid si j'ai chaud qu'elles se dilatent qu'elles se rétractent, qu'elles éclatent. Approchez. Vous m'avez vue vous devez m'emmener. C'est la règle. Je vous appartient à présent et vous m'appartenez. Si vous m'entendez c'est que vous croyez aux fantômes, aviez-vous déjà rencontré un spectre avant moi ?

Quand le camion redépose Amandine au petit matin sur le Perron, elle fait au garçon un salut à la Jackie Kennedy, et elle entre. Elle s'arrête dans le couloir, pas de cris pas de pleurs pas de claque. Personne n'a entendu ses pas. Elle s'avance, on ne se retourne pas. Amandine bombe le torse, invisible, revenante. Au lieu de monter dans sa chambre, elle se plante devant sa mère qui s'active en cuisine, prépare des déjeuners sans s'interrompre, remplit les gourdes des petits frères des petites sœurs des petites bestioles suceuses de sang.

Feu Amandine ! Amandine a disparu tu as vu. Amandine dissoute Amandine en milliers de particules dispersées Amandine partout dans l'espace en pluie en poussière en fumée, Amandine a disparu feu feu feu aux oubliettes au trou à rat, Amandine finie, partie avec les poubelles, recyclée en vieux papier journal en papier toilette en papier mâché écrasé bousillé oubliée. Regarde-moi je ne suis plus là.

En entendant les escaliers grincer et une porte de chambre claquer en haut, la mère d'Amandine frissonne comme si elle avait senti un courant d'air, elle lève le nez au-dessus de l'évier avec l'air de dire, il y a une odeur qui remonte, non, ça sent les égouts, vous ne trouvez pas ?